

*L'espoir des
Bergeron*

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Tremblay, Michèle B. (Bergeron), 1953-

L'espoir des Bergeron

Sommaire : 3. L'héritage.

ISBN 978-2-89585-962-8 (vol. 3)

I. Tremblay, Michèle B. (Bergeron), 1953- . Héritage. II. Titre.

PS8639.R453E86 2016 C843'.6 C2015-942429-1

PS9639.R453E86 2016

© 2017 Les Éditeurs réunis

Illustration de la couverture : Sybiline

Les Éditeurs réunis bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Nous remercions le Conseil des Arts du Canada
de l'aide accordée à notre programme de publication.

Financé par le gouvernement du Canada



Édition

LES ÉDITEURS RÉUNIS

lesediteursreunis.com

Distribution au Canada

PROLOGUE

prologue.ca

Distribution en Europe

DILISCO

dilisco-diffusion-distribution.fr



Suivez Les Éditeurs réunis sur Facebook.

Imprimé au Canada

Dépôt légal : 2017

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque nationale du Canada

Bibliothèque nationale de France

M I C H È L E B .
T R E M B L A Y

*L'espoir des
Bergeron*

3. L'héritage



LES ÉDITEURS RÉUNIS

*Pour ma mère, Denise Bergeron.
En mémoire de mes grands-parents,
Louis Bergeron et Rose Gauthier,
de mon père, Paul-André Tremblay,
et de toutes ces personnes
qui ont fait partie de leur existence
et à qui j'ai, en quelque sorte, redonné vie.*

*Qu'est-ce qu'une vie sinon qu'un espace de temps,
plus ou moins long, qui s'envole presque aussi vite que le vent ?*

1

Chicoutimi, 9 décembre 1941

Le lever du corps n'a pas été facile ce matin pour Georges Bergeron. Mais comment aurait-il pu en être autrement? Depuis quelque temps, un seul mot lui monte aux lèvres lorsqu'il s'éveille. *Ayoye!* Il a tant marché toute sa vie, arpentant la ville, montant et descendant les côtes de Chicoutimi sans jamais se ménager, allant un peu partout dans la ville pour une visite chez ses enfants, un loyer à percevoir, une personne à contacter, un commerçant à payer, toujours en mouvement, le nez au vent, beau temps mauvais temps, si inlassablement affairé que ce serait en réalité un vrai miracle si ses jambes n'étaient pas quelque peu usées à bientôt quatre-vingt-trois ans. Hanches, genoux, talons, orteils, la douleur bien réelle qu'il ressent chaque matin en mettant les pieds par terre lui rappelle chaque fois concrètement qu'il est *comme un vieux bazou qui sort du garage*, se dit-il. *Magané, mais encore capable.*

Ce matin-là, debout dans la cuisine, premier levé de la maisonnée, Georges se dépêche comme d'habitude à partir une attisée dans le poêle à bois. La fournaise centrale s'est encore arrêtée cette nuit. Combien de temps s'est-il écoulé avant qu'il ne s'en rende compte? Il ne saurait le dire. Mais il a ressenti le froid dans son lit et a alors dû aller la repartir manuellement. Malgré son âge, c'est encore lui qui fait cela. À qui d'autre pourrait-il le demander? Certainement pas à

son petit-fils Jean, le plus vieux des garçons de sa fille Tetitte, qui vit avec lui depuis treize ans! *C'est ben que trop pas-de-génie pour comprendre ça*, se dit-il en haussant les épaules. Satisfait de son feu, il s'assoit dans sa chaise berceuse et sort sa pipe qu'il bourre et allume machinalement. Il faut dire qu'il n'a jamais aimé ce premier enfant de sa fille. Un vrai Lafontaine, comme son père, et c'était bien assez selon lui pour ne pas l'aimer. Allez donc savoir pourquoi! Seul le deuxième, Yvan, avait obtenu grâce à ses yeux. Un vrai Bergeron celui-là. Son vrai portrait devrait-il dire, grand, teint foncé, nez aquilin, cheveux presque noirs. Un miroir de lui-même, facile à apprécier.

Ce matin-là, comme d'habitude, Tetitte et ses trois garçons viennent le rejoindre dans la cuisine. La mère s'installe rapidement au poêle pour faire déjeuner son père et ses enfants avant qu'ils partent pour l'école. À dix-sept ans, Jean traîne encore dans une formation de métier à l'école des frères Maristes. Il est passé de la menuiserie à la plomberie, a touché à l'électricité, incapable de se fixer. *C'est que j'vas faire avec lui?* se demande régulièrement Tetitte, découragée de voir son aîné si excité sortir pratiquement tous les soirs et revenir souvent très tard. *Une vraie tête folle*, déclare Georges à tout venant. Heureusement qu'elle a eu Yvan. Une véritable consolation. À quinze ans, il démontre déjà de si belles dispositions. Elle en fera un homme, celui-là, elle en est convaincue. Tout comme son petit dernier, Bernard, quatorze ans, qui va sûrement réussir lui aussi.

— T'as-tu fini Tetitte? demande Georges une fois les garçons partis pour l'école.

— J'achève là, j'achève.

Comme tous les matins, Georges est impatient de voir son dernier petit-fils, Guy, trois ans et demi, que Louis et Rose ont eu sur le tard. Curieusement, après avoir démontré une froide indifférence envers les quatre premiers enfants du couple, le vieux grand-père vit une véritable histoire d'amour avec ce beau petit bonhomme châtain, frisé comme un mouton, intelligent comme un singe qui, à la surprise générale, à tout juste un an, a répété très distinctement le titre de l'émission que tout le monde écoutait alors à la radio : *Un homme et son péché*. Le grand-père s'était littéralement extasié et, dès lors, chaque nouveau mot, phrase ou finesse quelconque de son plus jeune petit-fils lui apporte un bonheur qu'il n'aurait jamais cru encore possible à son âge. L'été dernier, il lui a acheté un petit tricycle. Depuis ce temps, c'est une vraie joie pour lui de le regarder se promener partout dans la maison, en s'arrêtant quelques minutes pour poser une question ou pour raconter une histoire qu'il semble inventer juste pour plaire à son grand-père.

— Envoie dépêche ! ordonne Georges. Tu finiras tantôt. Va m'chercher Ti-Guy ! Ça presse.

— Bon, bon, bon, soupire Tetitte en enlevant son tablier. Mon Dieu Seigneur, ajoute-t-elle, les yeux en l'air, en mettant son manteau et ses bottes, pas besoin de t'énerver autant. J'y vas là.

En entrant chez son frère dans la petite maison située à quelques pas seulement derrière la grande maison familiale où elle habite avec son père, Tetitte se fait recevoir par la phrase habituelle :

— Bonté divine, Tetitte, que t'es de bonne heure encore à matin ! s'exclame d'un ton bourru Rose qui sort à peine du lit.

— Viens, rentre ! fait Louis tout près de la porte, en train de se préparer pour aller travailler.

— Chus venue chercher Ti-Guy, explique Tetitte pour la forme.

Elle se penche vers l'enfant qui court déjà vers elle les bras tendus en criant :

— Matante Tetitte. Veux faire du becique avec grand-père.

— Oui oui. J viens t'chercher là.

Pendant que Rose se sert un café et s'assoit à la table à moitié réveillée, Louis commence à habiller son fils pour l'hiver. Même si Guy ne va pas loin, il fait froid ce matin et il ne voudrait surtout pas qu'il attrape la grippe, ce cher petit garçon qu'il aime tant.

— Oublie pas d'y demander cinq cennes ! lui dit le papa, moqueur, en le regardant sortir avec sa sœur.

Louis finit lentement de s'habiller en pensant à ce qui l'attend aujourd'hui. Depuis deux ans, il travaille chez Wells, un quincailler grossiste de Chicoutimi. Vendeur, voyageur de commerce et surtout percepteur. Des factures, il en a des dizaines encore aujourd'hui à percevoir. Des petites, des moyennes, des grosses. Jules Murray, par exemple, 89,45 \$, Armand Gagnon, 70,75 \$, deux des plus grosses. Il y a aussi David Pednault, 34,25 \$, Ulric Villeneuve, 27,50 \$, des montants moins élevés mais qui traînent en longueur. Il faudrait au moins qu'il réussisse aujourd'hui à se faire

donner un acompte. Même les petites factures comme celles d'Adelard Simard, 7 \$, et de Joseph Boulay, 2 \$, ne sont pas à négliger. Chaque jour, il raye de sa liste les montants qu'il réussit à recouvrer et retranscrit les autres sur la page suivante de son gros cahier vert forêt dont il ne se sépare jamais. Il y inscrit aussi dans une section à part les prêts que son père fait à ceux qui ont besoin d'argent. Édouard Tremblay, Pierre Ruel, Patrick Girard et plusieurs dont il oublie le nom, des habitués auxquels vont bientôt s'ajouter plusieurs autres, surtout à ce moment-ci de l'année, juste avant la période des Fêtes.

— C'est que tu vas faire aujourd'hui? demande-t-il à Rose avant de partir.

— Tricoter, t'sais ben. J'avance, mais pas assez vite à mon goût.

— Fatigue-toi pas trop là!

— Non, non. Inquiète-toi pas, mais faut ce qui faut! J'ai deux costumes à finir pour Noël, celui de Denise qui achève, mais qui est compliqué à faire sans bon sens, pis le mien qui est même pas encore commencé.

— Bon ben, j'vas y aller, moi là, lance-t-il. Le travail m'attend, ajoute-t-il en refermant la porte derrière lui.

Rose se retrouve seule, comme c'est souvent le cas depuis quelques mois le matin. Aussitôt, elle se fait un petit déjeuner, puis monte vite s'habiller, laissant tout en plan. La bonne va venir faire le ménage tantôt et l'aider à préparer le dîner. Pour l'instant, il faut qu'elle se mette à l'ouvrage. Debout devant son garde-robe ouvert, elle choisit une jupe et un chemisier

confortables. Tout en s'habillant, elle repense à son petit dernier qui sait déjà par cœur plusieurs fables de La Fontaine qu'elle lui lit tous les jours. C'était un pur plaisir de l'entendre déclamer tantôt à la table *La cigale et la fourmi* avec sa petite voix d'enfant. *P'tit génie*, se dit-elle en continuant de faire sa toilette. Depuis trois ans, cet enfant fait la joie de toute la famille. Rose n'aurait pourtant pas juré de cela quand elle avait compris qu'elle était de nouveau enceinte. *Une vraie catastrophe*, avait-elle pensé sur le coup. Il faut dire qu'elle avait été neuf ans sans être enceinte. C'était entendu qu'elle n'avait pas de santé et que quatre enfants, c'était bien suffisant. Louis et elle faisaient d'ailleurs ce qu'il fallait pour empêcher la famille, sans l'avouer bien sûr au confessionnal. Lorsque le médecin lui avait annoncé cette grossesse surprise, au départ, elle ne l'avait pas cru. Mais il avait bien fallu se rendre à l'évidence : elle était bel et bien enceinte. Pour comble de malheur, elle ne pouvait pas compter sur le précieux soutien de son médecin attitré, son beau-frère, Thomas Duperré, mort du cancer quelques années auparavant.

Elle avait finalement été accouchée par ce médecin qui l'avait suivie pendant sa grossesse et dont elle préférait oublier le nom. Un incapable. Un danger public. Louis avait dû le chercher partout dans la ville avant de le trouver, à moitié ivre, à trois heures du matin. Le manque d'hygiène de ce médecin avait amené Rose à contracter la fièvre puerpérale. Forte fièvre, soif intense, délire. Un nouveau médecin, le fils du parrain de Rose, son cousin Gustave Gauthier, avait été appelé à la rescousse. Il lui avait fait prendre un médicament antibactérien disponible depuis peu sur le marché et qui l'avait lentement guérie. En réalité, elle avait été quarante jours couchée à gémir et à se lamenter qu'elle était si malade

qu'elle allait sûrement mourir. Dès le premier jour, Louis avait pris le bébé en charge, secondé par sa fille aînée, Denise, marraine du nouveau-né avec son cousin Yvan Lafontaine, parrain. Le petit Guy avait pleuré pendant des mois. C'était un vrai défi de l'endormir le soir. Denise devait balancer le petit moïse en fredonnant un air sur le même ton, souvent couchée par terre pour qu'il ne la voie pas quitter la chambre par la suite en rampant. Chaque soir, cela ne manquait pas, il se remettait à pleurer au moindre craquement du plancher. Ce petit manège pouvait durer plus d'une heure. Après quelques mois, Rose s'était aperçue qu'il avait déjà percé une dent. Voilà ce qui expliquait, selon elle, ses pleurs interminables. Avec le temps, Guy était devenu le petit roi de la maisonnée, adoré et gâté par tout un chacun, ses parents, son grand-père, sa tante, autant que sa sœur et ses trois frères, Claude, Paul et Maurice.

Ce soir-là, au souper, tout le monde assis autour de la table écoute Louis raconter comment il a réussi à faire payer un dénommé Ruel, depuis longtemps dépeint comme un *bon-yenne de pas payeux* par son père. Denise, dix-sept ans, regarde son père avec admiration :

— En tout cas, toi papa, t'as le tour avec le monde, hen ! dit-elle en commençant à débarrasser la table.

Plein de fierté, Louis lui sourit, puis se tourne vers son plus jeune fils :

— Pis toi Ti-Guy, t'as-tu réussi à te faire donner cinq cennes par ton grand-père ?

— Oui papa. Regarde !

L'enfant sort sa précieuse monnaie de sa poche et la montre fièrement à son père.

— Bravo mon garçon ! C'est comme ça que tu vas t'mettre riche, dit-il en éclatant de rire.

— Pis vous autres, demande-t-il à ses deux plus vieux, Claude et Paul, avez-vous fait vos devoirs ?

— J'vas les faire tantôt, répond Claude, quinze ans, toujours prêt à remettre cette tâche à plus tard pour courir rejoindre ses amis au petit café du coin.

— Attends pas trop tard, lui conseille-t-il en le voyant quitter la table en vitesse.

Se tournant vers son fils cadet :

— Pis toi, Paul, tes devoirs ?

— Je les ai faites en arrivant, répond le jeune homme de treize ans, de nature plus studieuse.

— C'est bien ça. Pis toi Maurice ?

— Y les a faites tantôt avec moi, répond Rose en passant un linge mouillé sur la table.

En tant qu'ancienne maîtresse d'école, Rose a toujours aidé ses enfants dans leurs devoirs, adorant se remettre le nez dans les livres de classe et connaissant par cœur toutes les matières. Surtout quand ils sont au primaire comme Maurice, douze ans, encore en septième année.

— J'peux-tu aller patiner astheure ? demande ce dernier en regardant tour à tour sa mère et son père.

— Ben oui, c'est sûr, répond Rose sur un ton doux à ce fils qui a été pendant neuf ans son petit dernier.

— Attends-moi, j'ai presque fini là, dit Denise qui aide sa mère à faire la vaisselle le soir, surtout lorsqu'elle tricote comme maintenant et qu'elle a tendance à ne faire que ça.

— OK, répond Maurice.

Denise adore patiner. La fin de semaine ou les jours de congé, elle va à l'aréna, mais le soir, elle va à la patinoire publique, juste à côté de la maison. Elle y va pratiquement tous les soirs. Se souvenant d'une mauvaise blague que lui a jouée son père la veille au soir, elle se tourne vers lui :

— Pis toi, là, papa, viens pas me faire honte à soir, comme hier, là.

Fière comme un paon, elle s'était sentie si humiliée quand son père, en pyjama, une grosse tuque sur la tête, un épais foulard dans le cou, lui avait cogné sur l'épaule en disant assez fort, selon elle, pour que tout le monde l'entende : « Quand on a encore le nombril vert, on patine pas avec les garçons. » Denise rougit à nouveau juste à y penser. « J'ai ben le droit de patiner avec qui j'veux », s'était-elle défendue. Ce sont des amis, rien que des amis, Paul, Adrien, Fernand. Des filles aussi, Esther et Laurette ses cousines, Henriette Tremblay, Françoise Leclerc, Raymonde Grenon, ses voisines les sœurs Gingras. Et puis quoi ! Elle ne fait rien de mal. *Ça doit être maman qui m'a espionnée par la fenêtre de la cuisine, pis qui l'a envoyé me jouer ce tour*, s'était-elle dit. Selon elle, sa mère a un genre d'obsession pour les bonnes mœurs. Elle la surveille, lui pose des questions, l'examine quand elle rentre. Pourtant, Denise

ne sait absolument rien sur ce qu'un homme et une femme peuvent faire ensemble. Elle ne démontre d'ailleurs aucune curiosité à cet égard.

— Bon ben, j'vas aller voir papa, moi d'abord, déclare Louis en écrasant sa cigarette dans le cendrier. Faut ben que j'aille y conter mon affaire, se réjouit-il à l'avance.

— Veux aller avec toi, lance Guy en essayant de se glisser en bas de sa chaise.

— Attention de tomber là! s'exclame Rose en le retenant à la dernière minute. T'es allé à matin le voir, ton grand-père. Tu l'aimes ben, donc! lance-t-elle en le déposant par terre.

Rose secoue la tête, incrédule. Ce n'est pas elle qui irait voir son beau-père deux fois par jour.

— Si y veut venir, y'a pas de problème, dit Louis. J'serai pas longtemps. Une demi-heure pas plus.

— J'vas faire du becique, pis j'vas aller partout partout dans grande maison, raconte Guy. J'vas aller tellement vite, grand-père pourra pas m'attraper.

Louis habille rapidement son plus jeune pendant que tout le monde se prépare en même temps pour sortir.

— J'reviendrai pas tard, crie Claude en s'élançant dehors le premier.

Denise et Maurice chaussent déjà leurs patins.

— Faites attention au plancher avec vos lames! prévient Rose. Restez su'l tapis de porte pis dépêchez-vous de sortir.

Louis et Guy sortent en même temps qu'eux. Seul Paul reste derrière.

— Je m'en vas lire en haut, fait-il en montant déjà l'escalier, quelques biscuits au chocolat dans une main et son livre *Le Comte de Monte-Cristo*, d'Alexandre Dumas, dans l'autre. Rien ne peut lui garantir plus de plaisir que de pouvoir lire ce récit d'aventures tout seul, tranquille dans sa chambre en mangeant ses biscuits.

Pis moi, ben, j'vas tricoter, se dit Rose en allant s'asseoir dans le beau petit boudoir qu'elle s'est fait aménager dans l'ancienne salle à manger, après avoir convaincu son mari, l'année précédente, d'agrandir la maison. Ces travaux d'envergure consistaient à ajouter une pièce au rez-de-chaussée et à y installer la nouvelle cuisine, l'ancienne devenant la nouvelle salle à manger. Depuis ce temps, son boudoir est devenu sa pièce préférée. Lumineuse, mais pas trop ensoleillée, bien chauffée, Rose y passe maintenant une bonne partie de ses journées. Satisfaite, elle reprend ses broches et se remet au travail. Elle devrait être en mesure de finir le costume de Denise ce soir et de commencer le sien dès demain.

À la grande maison, Georges est content d'apprendre que son fils a réussi à faire payer Ruel.

— Tu t'en viens pas pire à longue, déclare-t-il, satisfait.

— Comment ça, pas pire à longue ? s'insurge Louis. Comme si j'avais jamais rien faite pour toi...

— Non, non. Voyons donc... Bon-yenne Ti-Louis, t'sais ben... Ah pis, laissons faire ça. Chus ben content de toi, c'est toute.

— Batinse papa ! Un compliment ? Tu sentirais-tu ta mort ?

Georges hausse les épaules. Debout près de l'armoire, il sert un verre de gin et en offre un à son fils :

— Là, demain, tu vas faire payer Girard. Lui, y me doit cinquante piastres. Eille ! Cinquante piastres. Tu y as-tu pensé ?

Il boit son verre d'un trait et s'en verse un deuxième.

— Maudit *cenneux*. « J'vas vous l'rendre tu-suite votre argent, fait Georges en imitant la voix plaignarde de Girard, ayez pas peur, monsieur Bergeron, vous allez l'ravoir ben vite votre argent. » Bon-yenne ! Ça fait des mois de d'ça. Une vraie engeance. Toujours en train de se lamenter. Tu y diras que si y paye pas, on va mettre un avocat après lui. On demandera à Chayer, ton *chum*, y pourrait y écrire une lettre pour y faire peur.

— Ouais, c'pas pire ça. J'vas y faire peur avec ça demain, répond Louis en étouffant un rire avant de déposer son verre sur la table. Bon ben, si c'est comme ça, j'vas m'en retourner à maison, moi.

Il se tourne vers la porte et crie :

— Ti-Guy ! On s'en va là.

— Noon ! hurle l'enfant en se sauvant à toute vitesse sur son tricycle.

Georges sourit, un peu condescendant :

— Pauv'tit gars. Y aime tellement ça faire du becique chez son grand-père.

Louis déclare assez fort d'un ton ferme :

— Ti-Guy! Je te le dirai pas deux fois. Si tu t'en viens pas tu-suite stationner ton becique, tu viendras pus. T'as-tu compris, là? Ça va être défendu.

— Nooon papa! supplie l'enfant qui revient lentement, le visage en larmes.

— Viens voir papa, là, fait Louis avec tendresse. Pleure pus là!

Guy avance vers lui, un peu piteux.

— Bon ben, stationne ton p'tit becique astheure, lui dit son père en lui essayant les yeux. Tu vas le ravoir demain.

L'enfant laisse son tricycle à l'endroit habituel, dans un recoin à côté du bureau de son grand-père :

— Matante Tetitte va venir me chercher demain matin, hen grand-père?

— Oui, mon bonhomme, confirme Georges, tout heureux de sa popularité.

Au moment de se coucher ce soir-là, allongé sous son édredon, la tête bien enfoncée dans son oreiller, Georges pense à l'argent qu'il possède, à l'argent qu'il prête. Avec les intérêts, il s'enrichit sans effort. Ce qu'il souhaite, c'est gagner encore plus, juste pour le plaisir que cela lui procure. *Gagner, c'est toujours ben mieux que perdre*, se dit-il en pensant à sa passion devenue avec le temps comme un jeu, le seul qui le captive encore. Content de lui, il récite machinalement un *Notre Père*, un *Je vous salue Marie* et un *Gloire soit au Père*, comme il le fait

sans manquer depuis la mort de sa femme. *Dieu, y vaut mieux être de son bord que de l'autre bord*, se dit-il une fois de plus. En paix avec lui-même, il entrevoit une dernière fois le visage souriant de son petit-fils qui s'avance vers lui sur son tricycle. Esquissant un léger sourire, il tombe très vite endormi. En cet instant béni d'abandon, rien ne peut laisser présager que ce sera là sa dernière nuit sur la terre.

Vers quatre heures du matin, dans l'obscurité totale de décembre, Georges se réveille subitement, une douleur aiguë lui transperçant le cœur. Instinctivement, comme pour se protéger, il plaque ses deux mains à plat sur sa poitrine. Une seconde douleur beaucoup plus forte que la première, irradiant dans son bras gauche jusque dans sa mâchoire, lui arrache un cri sourd. *V'là la mort qui vient comme un voleur*, arrive-t-il à penser, le souffle coupé. Affolé, son regard fouille les ténèbres afin de se raccrocher à quelque chose. Tout à coup, un filet de lumière apparaît au-dessus de lui. D'abord faible, le petit rayon s'illumine bientôt en faisceaux que Georges fixe, halluciné, se sentant fatalement attiré dans son halo, y pénétrant du regard comme dans un long tunnel lumineux. Il entrevoit au loin sa mère et son père, comme translucides, sa femme, Emma, ses enfants déjà morts qui lui sourient et lui tendent les bras. En accéléré, il voit défiler sa vie en une série d'images juxtaposées pendant qu'il sent soudainement du plus profond de lui-même jaillir son âme, irrésistiblement aimantée par la lumière, plus rien ne l'empêchant de s'envoler au loin vers le ciel, vers la plénitude ou le néant, dans un espace-temps inconnu, à la fois si loin et si près de la terre.